



Oiron

Curios & Mirabilia

Vidé par des siècles d'oubli, le château d'Oiron possède à nouveau une collection d'objets de curiosité et d'art contemporain, comme sous la Renaissance. Curiosités et merveilles dans un patrimoine prestigieux.

Amateurs d'art contemporain ou férus d'histoire ont, depuis quelques années, rendez-vous chaque été au château d'Oiron, car cet édifice présente bien des singularités. Sa construction même le place du côté de l'inattendu. A la fin du XV^e siècle, la famille Gouffier construit un premier château, qui sera sans cesse remanié jusqu'au XVII^e par ses descendants, Artus, gouverneur du duc d'Angoulême (futur François I^{er}), Claude, grand écuyer du Roi en 1546, et Louis, exilé par Louis XIII à Oiron (où il meurt en 1642), puis Charlotte, épouse du duc de la Feuillade.

Au coeur du Poitou encore imprégné d'architecture médiévale, les Gouffier vont édifier un chef-d'oeuvre d'élégance et d'équilibre, témoignage exceptionnel de l'architecture française des XVI^e et XVII^e. Pourtant ce "château de la Loire" se situe très à l'écart du fleuve royal, complètement perdu dans la plaine thouarsaise.

En 1700, le château fut acheté par Madame de Montespan. Puis il passa de main en main, se vida peu à peu. Il menaçait de tomber en ruines lorsque l'Etat en fit l'acquisition en 1943.

Malgré tout, la salle des Gardes du château conserve une galerie de peintures murales illustrant la Guerre de Troie et quelques scènes de l'Enéide. Ce décor de 55 m de long fut exécuté par Noël Jallier entre 1546 et 1549. C'est en France, après Fontainebleau, le plus grand décor peint de la Renaissance. Deux autres salles, du XVII^e conservent d'importantes décorations : la chambre du Roi dont le plafond est chargé de boiseries dorées et de peintures et le cabinet des Muses.

Depuis 1943, l'Etat a entrepris un travail colossal de restauration. Mais plutôt que de reconstituer une hypothétique vérité historique, l'Etat a décidé de nouer un dialogue entre le patrimoine historique et l'art contemporain en ces lieux prestigieux, mais vides. C'était aussi rendre hommage à l'esprit des Gouffier qui ont

put désarçonner, l'administration des Monuments Historiques, mais il fut conduit avec beaucoup de diplomatie par la Délégation aux arts plastiques du ministère de la Culture, ses délégués successifs, Dominique Bozzo et François Barré, et le conseiller pour les arts plastiques en poste alors en Poitou-Charentes, Guy Tortosa.



Le château d'Oiron, chef d'oeuvre d'harmonie. A gauche: la chambre du Roi et l'oeuvre de Claude Rutault.

donné vie à ce château par des modifications successives et fait appel à des artistes de leur temps. Les décors anciens que l'on admire aujourd'hui n'étaient-ils pas, aux XVI^e et XVII^e siècles l'oeuvre d'artistes "contemporains" ?

En 1987, l'exposition Meltem convia des artistes internationaux à créer des oeuvres *in situ*. Une vraie redécouverte pour le public. Un été a suffi pour doubler la fréquentation annuelle du château.

Alors est née l'idée de faire revivre cet édifice méconnu en y invitant des artistes, pour y créer une collection respectant le génie du lieu. Au départ, ce projet-pilote

Après plusieurs expositions du Fonds national d'art contemporain, la direction artistique du projet fut confiée en 1991 à Jean-Hubert Martin, ancien directeur du Centre Georges Pompidou et commissaire de grandes expositions comme celles de Picabia, Malevitch ou les Magiciens de la Terre.

La solution la plus facile - la plus coûteuse aussi - eut été de transformer Oiron en musée. Plutôt que d'envisager vainement un enchaînement de grands noms du XX^e que les musées du monde entier s'arrachent à prix d'or, Jean-Hubert Martin, assisté de Corinne Le Neün, s'est plongé

dans l'histoire du château, en particulier au temps de Claude Gouffier, grand amateur d'art. Le grand Ecuyer d'Henri II possédait une importante collection de peintures.

Mais à cette époque il n'existait pas de collection consacrée exclusivement à la peinture ou à la sculpture. Princes et nobles de haut rang constituaient leur collection en s'entourant des conseils d'érudits, voire en se piquant eux-mêmes d'érudition. Aux XVI^e et XVII^e, les collections rassemblaient quantité d'objets hétéroclites, naturels ou manufacturés, de curiosités et merveilles (curios et marabilia). Plusieurs descriptions sont fournies par Krzysztof Pomian dans son livre sur l'origine des collections et des musées en Europe *Collectionneurs, amateurs et curieux* (Puf, 1987).

Il note par exemple que de nombreux tableaux du XVII^e «montrent les intérieurs pleins de tableaux, de statues, d'antiques, de médailles, d'objets exotiques (armes et habits de "sauvages") et naturels (coraux, coquillages, minéraux.» Les "cabinets de curiosités" furent très en vogue en ces temps où la culture savante hésitait encore entre théologie et science.

LE CABINET DE CURIOSITÉS "ABRÉGÉ DE L'UNIVERS"

Selon Pomian, le cabinet de curiosités est conçu comme un "abrégé de l'univers" et s'articule autour de grandes catégories: les cinq sens et les quatre éléments.

Cette "culture de la curiosité" mêle histoire et histoire naturelle. Elle cherche à épuiser le contenu de l'univers en réunissant le sacré et le profane, le naturel et l'artificiel, l'animé et l'inanimé, le proche et le lointain, etc. Les amateurs se nommaient eux-mêmes "curieux". «*La curiosité est donc un désir, une passion, souligne Pomian, un désir de voir, d'apprendre ou de posséder des choses rares, nouvelles, secrètes ou singulières, c'est-à-dire telles qu'elles entretiennent un rapport privilégié avec le tout et, partant, permettent de l'atteindre. Elle est, en un mot, désir de totalité.*»

Cette recherche s'est immiscée dans les décors du château d'Oiron. Ainsi, Noël Jallier a peint des animaux fabuleux et un couple de mangoustes dans la galerie. Des

arbres fruitiers exotiques sont peints dans le cabinet des Muses. Dans la chambre du Roi, des chars tirés par des éléphants, des chameaux, des léopards et des chevaux représentent les allégories des quatre continents connus à l'époque.



Pégase-Licorne de Thomas Grünfeld



Champs magnétiques de Tom Shannon



Brûlures solaires de Charles Ross

On y voit aussi un lapin à queue de poisson. Le thème du cabinet de curiosité s'inscrit donc naturellement dans le projet de collection pour Oiron. Il permet également de renouveler les modalités de la commande publique, plus proche ici de

l'esprit Renaissance que des exigences des décorateurs urbains de nos années 80. D'autant que depuis le tournant des années 60, comme l'explique Jean-Hubert Martin, «*beaucoup d'artistes se sont consacrés à la constitution de collections d'objets de toutes provenances tendant à redonner une vision globale du monde. Ils ont abandonné les disciplines spécifiques des Beaux-Arts et se sont emparés de toutes sortes de territoire du savoir, de champs de connaissance, faisant fi des matériaux et des techniques pour se consacrer aux idées et révéler l'invisible dans la matière, de la même manière que les curieux bâtissaient les microcosmes qu'étaient leurs cabinets des merveilles.*»

La collection présentée à partir de cet été compte une soixantaine d'oeuvres. Elle tranche avec tout ce que l'on peut voir dans les musées d'art contemporain. Elle cherche à réconcilier émotion et connaissance, approche empirique et spéculation intellectuelle.

Comment résister à l'appel de ces animaux fantastiques imaginés par Thomas Grünfeld? Dans le cabinet des Monstres, il présente notamment une réplique naturalisée du lapin à queue de poisson. Dans la salle d'Eole et des Volants, son poney empaillé auquel il a ajouté des ailes et une corne synthétise deux animaux mythiques, Pégase et la Licorne. Sous l'escalier Renaissance, James Lee Byars a monté une corne de licorne sur un socle de marbre blanc. Jusqu'au XVII^e siècle, on attribuait de faramineuses vertus aux quadrupèdes unicorns. La corne de licorne atteignait des prix vertigineux.

DENT DE NARVAL CONTRE EMPOISONNEURS

Dans son livre *Le Géant, la Licorne, la Tulipe* (Flammarion, 1988), Antoine Schnapper relate quantité d'histoires et de croyances à ce sujet. Par exemple, on réduisait la corne en poudre afin de détecter les poisons. Beaucoup de faussaires firent fortune. «*De même que la dent de narval est en somme un ersatz de la fabuleuse licorne, on pouvait utiliser les dents de morse, ou toute sorte de corne coupée en rondelles*», souligne-t-il. Des faux de toutes sortes ont circulé dans les cabinets de curiosités, car les curieux étaient

littéralement émerveillés par les créations les plus étranges de la nature. Des savants furent aussi victimes de supercheries.

Le squelette artificiel d'Archéoptérix reconstitué par Panamarenko vient souligner la persistance de ce type d'interrogation. Lorsque le premier fossile de cet animal du Jurassique fut découvert à la fin du XIX^e siècle, la communauté scientifique crut d'abord qu'il s'agissait d'un faux. Elle jugeait impossible qu'il existât un animal à la fois reptile et oiseau. Le premier oiseau fut effectivement un reptile.

S'ajoutent à ce bestiaire contemporain des productions issues de l'art populaire des autres continents : les monstres en papier maché de Linares (Mexique), les cercueil de Kane Kwei

D'autres artistes réalisent des expérimentations physiques. Ainsi Tom Shannon a suspendu un disque de métal de quatre mètres de diamètre coupant une sphère dont la moitié supérieur flotte grâce à un champ magnétique. Fabrice Hybert pousse plus loin la recherche expérimentale. Son "Bonbon très bon" fabriqué à partir d'algues doit posséder multiples vertus pour le corps. Il envisage sérieusement une production industrielle.

Parmi ces objets d'art et de curiosité s'imposent aussi le mur de cire de Wolfgang Laib, les guerriers de Spoerri, fabriqués à partir d'objets de récupération, les anamorphoses de Felice Varini et de Markus Raetz, le cabinet d'histoire naturelle de Paul Armand Gette, le haut de forme à tiroirs, encyclopédique et cosmologique, de Patrick Van Caeckenbergh.

LE PROFIL ET L'EMPREINTE DE CHAQUE HABITANT D'OIRON

Evidemment cette thématique n'a pas complètement évacué celle du portrait. Mais de qui faut-il tirer le portrait? Même si l'Etat joue ici le rôle du grand mécène, nous vivons dans une société démocratique. Le château appartient donc d'abord aux habitants du village. Christian Boltanski a photographié les enfants de l'école d'Oiron pour la galerie de portraits. Il continuera pendant deux ans.

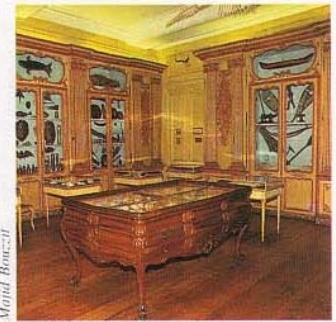
Raoul Marek a conçu un service de table de 150 pièces individualisées. En effet, chaque habitant peut reconnaître son profil sur l'assiette, l'empreinte de sa main gauche sur la serviette, ses initiales sur le verre. Un dîner annuel est prévu au château.

Néanmoins, c'est Claude Rutault qui adopte l'attitude la plus radicale dans cette collection, quoique la plus discrète. Depuis longtemps, cet artiste (né aux Trois-Moutiers, à 15 km d'Oiron) a renoncé à la vanité de la peinture de genre. Ses toiles de format *ad hoc* sont enchassées dans le mur et peintes - à l'éponge, façon monument historique - de la même couleur que le mur. La peintre ultime de Claude Rutault s'inscrit justement dans la salle la plus baroque, la chambre du Roi.

Dans cette salle où un peintre du XVII^e a représenté la chute d'Icare et de Phaeton, l'oeuvre créée en cette fin de XX^e siècle se pose comme un point final à la peinture occidentale. Comme en écho à la devise de Claude Gouffier, un vers de Virgile : *Hic terminus haeret**.

Jean-Luc Terradillos

**La mort est la fin de toutes choses*



Maïd Bonzeil

LA ROCHELLE LE CABINET LAFAILLE

Au XVIII^e siècle tout honnête homme se devait de posséder son cabinet de curiosités et à La Rochelle la tradition y était bien établie quand vers 1745 Clément Lafaille alors "contrôleur ordinaire des guerres" entreprit de constituer le sien. En 1770, le naturaliste légua ses collections à l'Académie de La Rochelle dont il avait été secrétaire perpétuel. Installé une première fois dans une maison près de l'hôtel de ville, le Muséum Lafaille fut réinstallé dans l'ancien hôtel du gouvernement en 1832. Ainsi que le décrit le D^r Duguy, ancien directeur des musées des sciences de La Rochelle, l'ordre ancien du cabinet avait été bouleversé au XIX^e siècle. Une partie des meubles avaient été séparés des boiseries qui elles-mêmes disparaissaient sous d'épaisses couches de peinture qui les rendaient presque méconnaissables. Il faudra attendre 1958 pour, qu'avec l'aide des Monuments historiques, le mobilier reprenne sa place et son apparence originale. «Car l'intérêt du mobilier lui-même n'est pas moins grand que celui des collections qu'il abrite, souligne le Dr Duguy, avec en particulier le coquillier en bois d'Amérique conçu pour la présentation des coquillages dans son plateau vitré et pourvu de tiroirs de rangement dans ses flancs galbés.» Une pièce unique en France et inestimable.



Laurent Levat

Salle d'Armes par Spoerri

(Ghana) construits en forme d'aigle, de requin ou de homard.

Antoine Schnapper rapporte qu'un cabinet de curiosité du XVIII^e comportait "un oeuf de poule portant la signature du soleil". Cette écriture solaire est au coeur de l'oeuvre de Charles Ross. Pendant un an, chaque jour et aux mêmes heures, il a placé sous une énorme lentille une planche de bois peint en blanc. Les jours de très beau temps, la planche est complètement griffée par le soleil. Cela produit une fascinante collection de signes tenant à la fois de l'esthétique du hasard et de la "leçon de choses". A Oiron, 365 planches solaires recouvrent les murs du salon du Soleil pour former une des plus belles et étranges pièces de la collection.